

Un Français en Corée du Sud : entre modernité, traditions et contrastes culturels :

Quand j'ai atterri à Séoul, je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre. J'avais souvent entendu dire que la Corée du Sud était un pays ultra-moderne, presque futuriste. Mais le voir en vrai, c'est autre chose. Dès l'aéroport, j'ai eu l'impression que tout allait plus vite : les gens, les machines, même le silence semblait organisé. Je sortais tout juste de Paris, de son brouhaha permanent, et là, tout était fluide, presque trop.

Les premiers jours, j'ai eu du mal à trouver mes repères. Dans le métro, personne ne parle. Tout le monde regarde son téléphone, casque sur les oreilles, visage neutre. En France, on râle, on rit, on échange un regard complice quand le métro est en panne. Ici, rien de tout ça. Au début, ce calme m'a mis mal à l'aise, puis j'y ai vu une forme de respect : chacun vit dans sa bulle, sans déranger l'autre. C'est un autre rapport à la collectivité, plus discipliné, plus attentif aux autres.

Ce qui m'a frappé aussi, c'est la politesse omniprésente. Pas forcément la politesse verbale, mais celle des gestes : les salutations, la façon de donner quelque chose à deux mains, de ne jamais hausser la voix. En France, on parle plus fort, on interrompt, on plaisante facilement, surtout entre inconnus. Ici, tout est mesuré, codifié. Et pourtant, je ne me suis jamais senti mal accueilli. C'est une forme de bienveillance discrète, plus dans les actes que dans les mots.

La technologie, elle, est partout. Les paiements sans contact, les applications pour tout, les cafés robotisés, les écrans jusque dans les taxis. Rien ne semble laissé au hasard. À Paris, la technologie reste un outil ; ici, elle fait partie du quotidien, presque du décor. Ce n'est pas ostentatoire, c'est naturel. J'ai trouvé ça fascinant, mais aussi un peu étouffant parfois. Tout est tellement optimisé qu'on a l'impression qu'il n'y a plus de place pour l'imprévu.

Un soir, j'ai arpenté les rues de Gangnam. Là, impossible de parler de silence. Le quartier est un mélange d'énergie et de lumière : salons de coiffure ouverts jusqu'à minuit, cafés bondés, musique qui s'échappe des boutiques, odeur de nourriture de rue à chaque coin. Des groupes de jeunes rient, se prennent en photo, commandent à manger par smartphone. J'ai été impressionné par cette vitalité constante, ce besoin d'activité. Pourtant, malgré l'agitation, tout reste étonnamment fluide : pas de débordement, pas de désordre. C'est une fête organisée, presque chorégraphiée. En France, une telle effervescence finirait forcément en désordre ; ici, elle semble contrôlée, presque maîtrisée.

Après quelques jours à Séoul, j'ai pris le train vers Busan, puis vers Gyeongju. Et là, j'ai découvert une autre Corée. Busan, avec sa mer et ses collines, respire différemment : plus détendue, plus ouverte, presque méditerranéenne par moments. On sent encore l'énergie du progrès, mais elle se mêle à une ambiance plus douce, plus humaine. Les marchés de poissons, les odeurs d'algues et de grillades, les vendeurs qui discutent volontiers — tout semble plus accessible, plus simple.

Et puis il y a Gyeongju. Là, c'est un autre monde. À vingt-et-une heures, les restaurants ferment, les rues se vident, et la ville entière semble s'endormir. Au début, cela m'a surpris. En France, même dans les petites villes, on trouve toujours un bistrot ouvert, un peu de vie nocturne. Là, rien. Juste le silence, et les lumières tamisées des temples anciens. Mais ce calme m'a fait du bien. J'ai marché dans les rues presque désertes, respiré l'air frais, entendu le bruit lointain d'un carillon. Je me suis senti apaisé, presque en dehors du temps. C'est là que j'ai compris qu'en Corée, la modernité et la tradition ne s'opposent pas : elles coexistent, chacune trouvant sa place selon le lieu et l'heure du jour.

En observant ces contrastes, j'ai mesuré à quel point la France et la Corée ont deux façons très différentes d'aborder le progrès. En France, on avance avec prudence, on débat, on remet en question. Ici, on fonce, on innove, on ajuste ensuite. Mais à Gyeongju, face à un temple du VII^e siècle entouré de maisons connectées, j'ai senti une harmonie que nous avons peut-être perdue : celle d'un pays qui avance vite sans oublier d'où il vient.

En rentrant en France, je repense souvent à ce voyage. Il m'a rappelé que la modernité n'est pas seulement une question de technologie, mais aussi d'équilibre. La Corée du Sud m'a montré qu'on peut vivre dans le futur tout en gardant un lien profond avec le passé. Et moi, quelque part entre nos cafés parisiens bruyants et leurs temples silencieux, j'ai trouvé une leçon simple : le progrès ne vaut que s'il laisse encore un peu de place à la lenteur, au silence et à l'humain.

Val